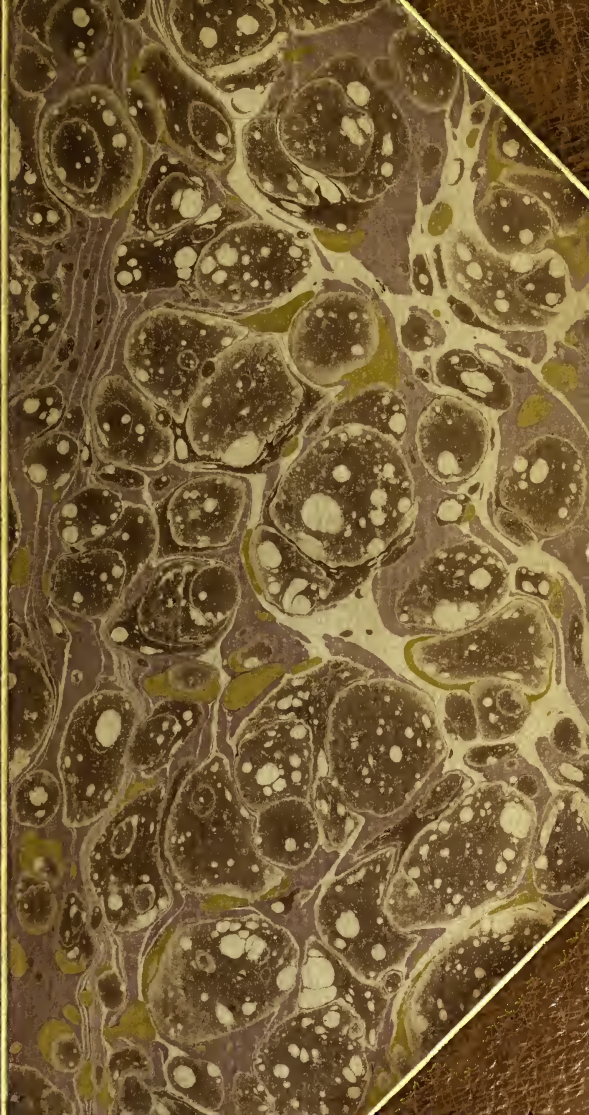
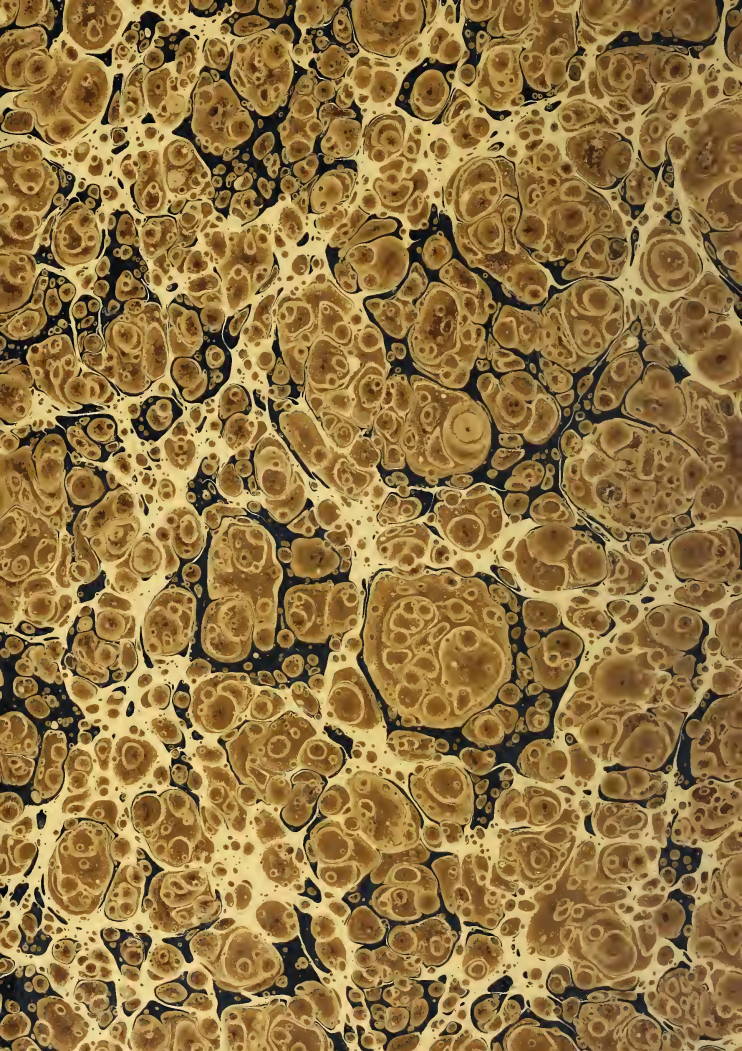




relique non signe mais
sans doute de Strasbourg —

4000 f

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/ulysseoulesporcs00huar

ULYSSE

PORCS VENGÉS

STEEPLE-CHASE — LES BALS PUBLICS

PAR LOUIS HUART

VIGNETTES

PAR CHAM, DAUMIER, E. DE BEAUMONT

PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

RUE DE RICHELIEU, 10

1852

ULYSSE

OU LES

PORCS VENGÉS

STEEPLE-CHASE — LES BALS PUBLICS.

ULYSSE

OU LES

PORCS VENGÉS

STEEPLE-CHASE — LES BALS PUBLICS

PAR LOUIS HUART

VIGNETTES

PAR CHAM, DAUMIER, E. DE BEAUMONT

PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE RICHELIEU, 10.

1852

Personnages.

ULYSSE. — Bel homme portant bien ses quarante-cinq ans,— courageux, — aimant à voyager, — profond observateur, — mais un peu trop dissimulé en société.

TÉLÉMAQUE. — Adolescent, ayant des cheveux blonds frisés retombant en tirebouchons sur le cou, — fils respectueux, obéissant en tout à sa mère et se laissant même coiffer d'un petit casque ridicule.

EUMÉE. — Intendant fidèle, — sujet rare et précieux.

ANTINOUS. — Prétendant à la main de Pénélope, — plus glouton qu'amoureux, — fourbe, — mal élevé, — passionné pour la viande de porc, — égrillard avec les suivantes, — et ne se faisant pardonner ses vices que par beaucoup de brutalité.

EURYMAQUE. — Mêmes observations que ci-dessus.

Le sorcier THÉOCLYMÈNE. — Homme qu'on s'est habitué à consulter respectueusement parce qu'il porte un bonnet pointu.

PÉNÉLOPE. — Femme qui par sa vertu ferait honneur même à Nanterre, — bonne épouse, — bonne mère, — excellente femme de ménage, — enfin ayant toutes les qualités d'une épitaphe en or du *Père-Lachaise*.

MINERVE. — Déesse de la sagessse et patronne des hiboux.

EURYCLÉE. — Vieille nourrice d'Ulysse,—continuant à nourrir, même à soixante-dix ans, un grand amour pour son ancien nourrisson.

CHOEUR DES PORCHERS. — Gens malpropres et qu'il est bon de n'entendre chanter qu'à distance.

PHÉMIUS. — Chantre, — personnage muet.

ULYSSE

OU

LES PORCS VENGÉS

PIÈCE MÉLI-MÉLA-MÉLO-TRAGIQUE

Mais nonobstant écrite en vers, ou à peu près, et dédiée aux charcutiers.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un site sauvage mais désagréable. — Le jour commence à poindre, Ulysse est en train de ronfler sur une malle au bord de la mer ; — on voit auprès de lui des trépieds en or, des chenets en cuivre, des cuvettes et une foule d'autres richesses.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE (*se réveillant et regardant autour de lui avec stupéfaction*).

Hier je m'endormis dans un très bon hamac,
Et je me trouve ici... Quel est donc ce mic-mac ?

Ah ! les Phéaciens tiennent mal leurs promesses...
Mais peut-être ces gueux m'ont volé mes richesses,
On doit se méfier de pareils matelots...
Voyons si rien ne manque à mes petits biblots...

SCÈNE II.

ULYSSE. — MINERVE.

Minerve est sous la figure d'un jeune pastoureau, mais d'un pastoureau qui se passe la fantaisie de garder son troupeau costumé d'une superbe peau de tigre et d'une magnifique perruque blonde, — de plus la déesse porte en guise de houlette une lance en or.

MINERVE.

Monsieur, je vous salue... Avez-vous vu mon veau ?

ULYSSE.

Non, mais j'ai grand désir d'en manger un morceau,
Car j'ai dans ce moment une fringale affreuse ;
On l'a dit et c'est vrai : les voyages ça creuse !..
Dis-moi, berger, où suis-je?

MINERVE.

A Ithaque...

ULYSSE.

Farceur !

MINERVE.

Je ne te trompe point...

ULYSSE.

Ta parole d'honneur !

MINERVE.

Regarde-moi donc mieux, n'as-tu pas souvenance
Naguère d'avoir vu ma figure et ma lance ;
Je suis depuis longtemps ton plus fidèle ami,
Allons, Ulysse, allons, cesse d'être endormi.

ULYSSE.

Dans tes yeux, galopin, quelle majesté brille !...
Ah ! du grand Jupiter tu dois être la fille !

MINERVE.

T'y voilà donc enfin... Maintenant, un conseil :
Chez toi ne rentre pas le jour, en plein soleil,
Et la canne à la main en bon propriétaire,
Car tu pourrais bientôt boire du vulnéraire.....
On courtise ta femme et tous les prétendans
Comme des chiens hargneux te montreront les dents.

ULYSSE (*se frappant le front*).

Ciel !... ma femme... ô malheur !

MINERVE.

Ton épouse est fidèle,
Mais il faudra ruser pour arriver près d'elle.

ULYSSE.

Je sais dissimuler, ce fut toujours mon fort.

MINERVE.

A nous deux nous saurons parer les coups du sort...
Ici je vais te rendre un signalé service,
Toi si bien conservé, je vais, mon cher Ulysse,
Te maigrir, te vieillir, t'accorder un teint blême,
Puis, pour mieux compléter l'ingénieux stratagème,
Te déchausser les dents et te cerner les yeux...
Enfin dans un instant je vais te rendre affreux !

ULYSSE.

Que de bontés !

MINERVE.

Et puis pour unique défroque,
Ulysse, mon cher roi, je te donne une loque !

(Des naïades sortent d'une grotte, elles entourent Ulysse et, en moins d'une minute, le roi d'Ithaque se trouve transformé en affreux mendiant, grâce au secours de Minerve et de Babin.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente la cabane d'Eumée. — Des tables sont couvertes d'écuelles de bois qui contiennent le souper des porchers.)

EUMÉE (*regardant du côté de la porte*).

Quel est ce vieillard qui vers mon logis s'approche ?
Ah ! c'est encore un sol à tirer de ma poche...
C'est singulier, Médor ne mord pas son mollet,
Bien plus, il obéit à son coup de sifflet,
Il frétille la queue... il tourne l'œil... il claque !
C'était pourtant le chien le plus méchant d'Ithaque.
Que cache ce mystère ?... Entrez ici, mon vieux,

Je vous offre à souper afin de plaire aux dieux.

(A part.)

Aurait-il à Médor servi quelque boulette?

ULYSSE (*nazillant*).

Cha-ri té, s'il vous plaît... sur terre je végète...
Pôôô vre aveugle!

EUMÉE.

Comment! vous regardiez mon chien!

ULYSSE

Je ne suis point encor, cher monsieur, j'en convien,
Tout à fait quinze-vingt, mais ma vue est fort basse !

EUMÉE.

A table asseyez-vous... voici des haricots
Et d'un petit vin bleu voilà deux ou trois pots.

(Entrent une trentaine de porchers qui prennent place sur des escabeaux.)

Tenez, amis porchers, mangez votre pitance,
Il est doux chaque soir de faire un peu bombance.

ULYSSE.

On mange bien ici... vrai logis du bon Dieu.
Êtes-vous, cher monsieur, le seigneur de ce lieu ?

EUMÉE.

Non, malheureusement... et de plus, coquin d'sort !
Depuis trois ou quatre ans notre bon maître est mort.
Il s'appelait Ulysse, ah ! c'était un digne homme ;
Pour faire son éloge il suffit qu'on le nomme.

UN PORCHER.

Un bon enfant fini...

AUTRE PORCHER.

Pas chipoteur du tout,
Ici combien de fois il nous fit boire un coup !

ULYSSE.

Laissa-t-il une veuve ?

EUMÉE.

Elle a peu d'agrément !
Chaque matin arrive un nouveau prétendant.
Pour l'épouser chacun présente sa requête...
Il en vient de Samos, il en vient de la Crète,
Et puis tous, soi-disant pour lui faire la cour,
S'invitent à dîner sans façon chaque jour.
Le mâcon le plus vieux ils le boivent par tonnes,
Et, lorsqu'ils sont pochards, ils chiffonnent les bonnes;
Enfin, pour vous prouver combien ils sont gloutons,
Rien qu'à chaque repas ils mangent six cochons!

ULYSSE.

Les porcs!... les porcs aussi... Ah! c'est vraiment [infâme,
Un appétit pareil mérite qu'on le blâme...
Ils en seront punis, soyez en tous certains.
En attendant, amis, chantez quelques refrains.

CHOEUR DES PORCHERS.

Vive le picton,
Le picton a du bon!
Lorsqu'arrive le soir il faut bien que l'on rie.
Vive le vin, l'amour, et la charcuterie,
Vive le picton,
Le picton a du bon!

SCÈNE II.

LES MÊMES, TÉLÉMAQUE (*ayant un très petit casque, on ne sait pas pourquoi.*)

ULYSSE.

Mais quel est ce jeune homme... il est très bien, ma foi !
(A Eumée.
Est-ce votre petit ?...

EUMÉE.

Non, c'est le fils du roi.

ULYSSE.

(A part.)
Quoi ! Télémaque... ô ciel... par ordre de Minerve
Il faut dissimuler... et d'ailleurs on m'observe,
Nous causerons plus tard.

EUMÉE (*à Télémaque.*)

Prince, j'en suis certain,
Vous arrivez ici pour la chasse au lapin ;
reviens à l'instant, je cours prendre ma pique...
Causez avec ce vieux, il parle politique.

(Eumée sort suivi du chœur qui continue à chanter pour l'amuser en chemin.)

SCÈNE III.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

ULYSSE (*regardant fixement Télémaque à la façon des magnétiseurs qui veulent endormir une somnambule.*

Près de moi, beau jeune homme aux longs cheveux [frisés,
Ne sens tu pas tes nerfs tout comme électrisés ?

TÉLÉMAQUE.

Serais-tu physicien ?

ULYSSE.

Voyons, de la nature
'entends-tu pas la voix ?

TÉLÉMAQUE.

Mon vieux, je te le jure,
Je n'entends rien.

ULYSSE.

Dis-moi, comment me trouves-tu ?

TÉLÉMAQUE.

Je te trouve vieux, laid et salement vêtu.

ULYSSE.

Cesse de blasphémer, mon fils, je suis ton père,
Je le dis, le redis et je le réitère !

TÉLÉMAQUE.

Pas possible... pourtant, eh! mais, attendez donc...
Vous avez un air fier... ô mon papa, pardon.

(Il veut se jeter aux pieds d'Ulysse.)

ULYSSE.

Dans mes bras, ô mon fils... et demain dans Ithaque,
Nous irons concerter un fameux plan d'attaque,
De tous ces prétendans il faut avoir raison...
Je veux surtout venger plus d'un pauvre cochon !

(Eumée rentre armé d'une pique, et Télémaque, qui commence à dissimuler déjà fort agréablement pour un garçon de son âge, part pour la chasse au lapin, tout comme s'il n'avait pas retrouvé son père, qui était égaré depuis plusieurs années.)

ACTE DEUXIÈME.

(L'appartement de Pénélope.—Il fait nuit, pas une chandelle n'est allumée.)

CHOEUR DE BONNES LÉGÈRES.

Air à volonté :

La faridondaine,
Nos amans vont venir,
Pendant que dort la reine
Allons nous divertir !

EURYCLÉE.

Où courez-vous si tard, ô bonnes sans vergogne,
Au lieu de rigoler faites votre besogne !
Brossez, pompez de l'eau, mettez les fers au feu,
Cirez, frottez, surtout ne quittez point ce lieu.

PREMIÈRE BONNE.

Du flan...

DEUXIÈME BONNE.

Des navets.

EURYCLÉE.

Ah ! vous cultivez le vice !...
Ce n'était point ainsi du temps du sage Ulysse !

CHOEUR DE BONNES VERTUEUSES MAIS FORT LAIDES.

Air renfrogné :

Autant que vous nous blâmons ces discours,
Car une bonne
Sans rigoler doit travailler toujours,
Quand elle est bonne !

Ah ! les Phéaciens tiennent mal leurs promesses...
Mais peut-être ces gueux m'ont volé mes richesses,
On doit se méfier de pareils matelots...
Voyons si rien ne manque à mes petits biblots...

SCÈNE II.

ULYSSE. — MINERVE.

Minerve est sous la figure d'un jeune pastoureau, mais d'un pastoureau qui se passe la fantaisie de garder son troupeau costumé d'une superbe peau de tigre et d'une magnifique perruque blonde, — de plus la déesse porte en guise de houlette une lance en or.

MINERVE.

Monsieur, je vous salue... Avez-vous vu mon veau ?

ULYSSE.

Non, mais j'ai grand désir d'en manger un morceau,
Car j'ai dans ce moment une fringale affreuse ;
On l'a dit et c'est vrai : les voyages ça creuse !..
Dis-moi, berger, où suis-je?

MINERVE.

A Ithaque...

ULYSSE.

Farceur!

MINERVE.

Je ne te trompe point...

ULYSSE.

Ta parole d'honneur!

MINERVE.

Regarde-moi donc mieux, n'as-tu pas souvenance
Naguère d'avoir vu ma figure et ma lance;
Je suis depuis longtemps ton plus fidèle ami,
Allons, Ulysse, allons, cesse d'être endormi.

ULYSSE.

Dans tes yeux, galopin, quelle majesté brille !...
Ah! du grand Jupiter tu dois être la fille!

MINERVE.

T'y voilà donc enfin... Maintenant, un conseil :
Chez toi ne rentre pas le jour, en plein soleil,
Et la canne à la main en bon propriétaire,
Car tu pourrais bientôt boire du vulnéraire.....
On courtise ta femme et tous les prétendans
Comme des chiens hargneux te montreront les dents.

ULYSSE (*se frappant le front*).

Ciel !... ma femme... ô malheur !

MINERVE.

Ton épouse est fidèle,
Mais il faudra ruser pour arriver près d'elle.

ULYSSE.

Je sais dissimuler, ce fut toujours mon fort.

MINERVE.

A nous deux nous saurons parer les coups du sort...
Ici je vais te rendre un signalé service,
Toi si bien conservé, je vais, mon cher Ulysse,
Te maigrir, te vieillir, t'accorder un teint blême,
Puis, pour mieux compléter l'ingénieux stratagème,
Te déchausser les dents et te cerner les yeux...
Enfin dans un instant je vais te rendre affreux !

ULYSSE.

Que de bontés !

MINERVE.

Et puis pour unique défroque,
Ulysse, mon cher roi, je te donne une loque !

(Des naïades sortent d'une grotte, elles entourent Ulysse et, en moins d'une minute, le roi d'Ithaque se trouve transformé en affreux mendiant, grâce au secours de Minerve et de Babin.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente la cabane d'Eumée. — Des tables sont couvertes d'écuelles de bois qui contiennent le souper des porchers.)

EUMÉE (*regardant du côté de la porte*).

Quel est ce vieillard qui vers mon logis s'approche ?
Ah ! c'est encore un sol à tirer de ma poche...
C'est singulier, Médor ne mord pas son mollet,
Bien plus, il obéit à son coup de sifflet,
Il frétille la queue... il tourne l'œil... il claque !
C'était pourtant le chien le plus méchant d'Ithaque.
Que cache ce mystère ?... Entrez ici, mon vieux,

Je vous offre à souper afin de plaire aux dieux.

(A part.)

Aurait-il à Médor servi quelque boulette?

ULYSSE (*nazillant*).

Cha-ri té, s'il vous plaît... sur terre je végète...
Pôôô vre aveugle!

EUMÉE.

Comment! vous regardiez mon chien!

ULYSSE

Je ne suis point encor, cher monsieur, j'en convien,
Tout à fait quinze-vingt, mais ma vue est fort basse !

EUMÉE.

A table asseyez-vous... voici des haricots
Et d'un petit vin bleu voilà deux ou trois pots.

(Entrent une trentaine de porchers qui prennent place sur des escabeaux.)

Tenez, amis porchers, mangez votre pitance,
Il est doux chaque soir de faire un peu bombance.

ULYSSE.

On mange bien ici... vrai logis du bon Dieu.
Êtes-vous, cher monsieur, le seigneur de ce lieu ?

EUMÉE.

Non, malheureusement... et de plus, coquin d'sort !
Depuis trois ou quatre ans notre bon maître est mort.
Il s'appelait Ulysse, ah ! c'était un digne homme ;
Pour faire son éloge il suffit qu'on le nomme.

UN PORCHER.

Un bon enfant fini...

AUTRE PORCHER.

Pas chipoteur du tout,
Ici combien de fois il nous fit boire un coup !

ULYSSE.

Laissa-t-il une veuve ?

EUMÉE.

Elle a peu d'agrément !
Chaque matin arrive un nouveau prétendant.
Pour l'épouser chacun présente sa requête...
Il en vient de Samos, il en vient de la Crète,
Et puis tous, soi-disant pour lui faire la cour,
S'invitent à dîner sans façon chaque jour.
Le mâcon le plus vieux ils le boivent par tonnes,
Et, lorsqu'ils sont pochards, ils chiffonnent les bonnes;
Enfin, pour vous prouver combien ils sont gloutons,
Rien qu'à chaque repas ils mangent six cochons!

ULYSSE.

Les porcs!... les porcs aussi... Ah! c'est vraiment [infâme,
Un appétit pareil mérite qu'on le blâme...
Ils en seront punis, soyez en tous certains.
En attendant, amis, chantez quelques refrains.

CHOEUR DES PORCHERS.

Vive le picton,
Le picton a du bon!
Lorsqu'arrive le soir il faut bien que l'on rie
Vive le vin, l'amour, et la charcuterie,
Vive le picton,
Le picton a du bon!

SCÈNE II.

LES MÊMES, TÉLÉMAQUE (*ayant un très petit casque, on ne sait pas pourquoi.*)

ULYSSE.

Mais quel est ce jeune homme... il est très bien, ma foi !
(A Eumée.
Est ce votre petit ?...

EUMÉE.

Non, c'est le fils du roi.

ULYSSE.

(A pa t.)
Quoi ! Télémaque... ô ciel... par ordre de Minerve
Il faut dissimuler... et d'ailleurs on m'observe,
Nous causerons plus tard.

EUMÉE (*à Télémaque.*)

Prince, j'en suis certain,
Vous arrivez ici pour la chasse au lapin ;
reviens à l'instant, je cours prendre ma pique...
Causez avec ce vieux, il parle politique.

(Eumée s ɔrt suivi du chœur qui continue à chanter pour l'amu er en chemin.)

SCÈNE III.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

ULYSSE (*regardant fixement Télémaque à la façon des magnétiseurs qui veulent endormir une somnambule.*

Près de moi, beau jeune homme aux longs cheveux [frisés,
Ne sens tu pas tes nerfs tout comme électrisés ?

TÉLÉMAQUE.

Serais-tu physicien ?

ULYSSE.

Voyons, de la nature
'entends-tu pas la voix ?

TÉLÉMAQUE.

Mon vieux, je te le jure,
Je n'entends rien.

ULYSSE.

Dis-moi, comment me trouves-tu ?

TÉLÉMAQUE.

Je te trouve vieux, laid et salement vêtu.

ULYSSE.

Cesse de blasphémer, mon fils, je suis ton père,
Je le dis, le redis et je le réitère !

TÉLÉMAQUE.

Pas possible... pourtant, eh! mais, attendez donc...
Vous avez un air fier... ô mon papa, pardon.

(Il veut se jeter aux pieds d'Ulysse.)

ULYSSE.

Dans mes bras, ô mon fils... et demain dans Ithaque,
Nous irons concerter un fameux plan d'attaque,
De tous ces prétendans il faut avoir raison...
Je veux surtout venger plus d'un pauvre cochon !

(Eumée rentre armé d'une pique, et Télémaque, qui commence à dissimuler déjà fort agréablement pour un garçon de son âge, part pour la chasse au lapin, tout comme s'il n'avait pas retrouvé son père, qui était égaré depuis plusieurs années.)

ACTE DEUXIÈME.

(L'appartement de Pénélope.—Il fait nuit, pas une chandelle n'est allumée.)

CHOEUR DE BONNES LÉGÈRES.

Air à volonté :

La faridondaine,
Nos amans vont venir,
Pendant que dort la reine
Allons nous divertir !

EURYCLÉE.

Où courez-vous si tard, ô bonnes sans vergogne,
Au lieu de rigoler faites votre besogne !
Brossez, pompez de l'eau, mettez les fers au feu,
Cirez, frottez, surtout ne quittez point ce lieu.

PREMIÈRE BONNE.

Du flan...

DEUXIÈME BONNE.

Des navets.

EURYCLÉE.

Ah ! vous cultivez le vice !...
Ce n'était point ainsi du temps du sage Ulysse !

CHOEUR DE BONNES VERTUEUSES MAIS FORT LAIDES.

Air renfrogné :

Autant que vous nous blâmons ces discours,
Car une bonne
Sans rigoler doit travailler toujours,
Quand elle est bonne !

SCÈNE II.

LES MÊMES, PÉNÉLOPE, ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE.

Ma petite maman, pour charmer vos ennuis,
Je vous amène ici ce vieux assez mal mis,
Mais fort instruit... Il fit de très lointains voyages,
Et de la Grèce entière il a vu tous les sages.

PÉNÉLOPE.

De notre nouvel hôte, Euryclée, ayez soin,
Qu'on lui lave les pieds... il en a grand besoin.

(Euryclée prend une bouilloire qui se trouvait sur le feu et s'approche d'Ulysse, en tenant de l'autre main une cuvette.)

EURYCLÉE (*à Ulysse*).

Apprêtez-vous, mon vieux, voyons, pas d'amusettes,
En un seul tour de main vite ôtez vos chaussettes.

ULYSSE.

Je n'en porte jamais !...

EURYCLÉE.

Entre nous c'est un tort.

ULYSSE.

Je ne puis pas me mettre aussi bien qu'un milord...

(Euryclée lui verse de l'eau bouillante sur les pieds.)

Ah ! bigre, c'est trop chaud ..

EURYCLÉE (*poussant un cri de surprise en regardant le pied droit d'Ulysse.*)

C'est Ulysse, mon maître !..
Je ne puis me tromper, je viens de reconnaître
Un monstrueux ognon placé sur son orteil...
Aucun autre mortel n'en possède un pareil !...
C'est vous... bien vous... très vous !

ULYSSE (*mettant la main sur la bouche de la nourrice.*)

Oh ! silence, Euryclée,
Veux-tu donc qu'on me flanque une affreuse râclée...
Les prétendans sont là... tous veulent mon trépas...
Laissons agir les dieux et croisons-nous les bras !

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANTINOUS.

ANTINOUS.

Laquais, annonce-moi... non, me voici moi-même.
(A Pénélope).
Madame, on est toujours pressé lorsque l'on aime !
Je finis de souper... je vous fais compliment,
En cave vous avez du pomard excellent.

PÉNÉLOPE.

Monsieur, votre conduite est plus que singulière,
Aux dames lorsqu'on veut vraiment chercher à plaire
On a de petits soins, on présente un bouquet,
On apporte un homard acheté chez Chevet :
Mais, de votre côté, jamais rien de semblable.
Je nourris votre amour aux dépens de ma table,
Vous prenez tout mon bien, vous ruinez ma maison,
Vous en êtes, vous seul, au trentième cochon !

(Ulysse a peine à réprimer un mouvement de colère.)

ANTINOUS.

Eh ! pourquoi tant tarder !... allons, ma toute belle,
Epousez-moi demain, cessez d'être cruelle...
Une fois marié vous me verrez galant.
Sinon, méfiez-vous, je serai violent !

(Il sort en prenant le menton à une suivante.)

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

PÉNÉLOPE.

Pour tarder mon hymen je ne sais plus que faire;

Les voraces prétendans mettant au pillage la maison de Pénélope.

Il faudra bien finir par aller au notaire !...
Depuis cinq ans passés je joue au même jeu,
Aussi mes prétendans s'impatientent un peu.

TÉLÉMAQUE.

Pourquoi ne pas défaire encore un peu la toile ?

PÉNÉLOPE.

Cette plaisanterie à la fin se dévoile.

ULYSSE.

Voulez-vous un conseil ?

PÉNÉLOPE.

Pourquoi pas, s'il est bon ?

TÉLÉMAQUE.

J'en ai très grand espoir... c'est un rusé barbon.

ULYSSE.

Ulysse avait un arc ?

PÉNELOPE.

Je l'arrose de larmes
Deux fois par jour, c'est là le reste de ses armes.

ULYSSE.

C'est arc est grand, dit-on.

PÉNÉLOPE.

Immense, colossal
Et jamais dans Ithaque on n'a vu son égal.

ULYSSE.

Dites aux prétendans : Je vous ouvre la lice ;
Sera seul mon mari qui tendra l'arc d'Ulysse !

PÉNÉLOPE.

Pas un ne le pourra, pas un...

ULYSSE.

Eh ! mais, tant mieux.

PÉNÉLOPE.

Ce mendiant est malin et protégé des dieux !

(Elle va se coucher.)

ULYSSE (*à Télémaque*).

Mon fils, cette nuit, par une adroite équipée,
A chaque prétendant cours enlever l'épée.
Demain, tu le comprends, nous nous battrons bien [mieux,
Si seuls nous possédons des glaives et des pieux.

ACTE TROISIÈME.

(Une salle du palais de Pénélope.)

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, PÉNÉLOPE, ANTINOUS, TOUS LES PRÉTENDANS.

(Les prétendans essaient tous, mais en vain, de tendre l'arc d'Ulysse.)

ULYSSE (*saisissant l'arc*).

A mon tour maintenant !

(Il tend l'arc sans effort.)

ANTINOUS.

O ciel, et quel prodige !

ULYSSE (*lançant une flèche à Antinoüs*).

Tiens, mon gaillard, voilà comment je te corrige !

TOUS LES PRÉTENDANS.

Au secours, à la garde !

ULYSSE (*à Télémaque et tout en continuant à lancer des flèches à droite et à gauche.*)

Allons, mon fils, allons !
Le moment est venu de tuer ces dindons !

TÉLÉMAQUE (*mettant le sabre en main.*)

A mort, pas de quartier, que pas un ne survive !

(A Ulysse)

Dzing, dzing et allez donc. Là-bas l'un d'eux s'esquive.

ULYSSE (*lançant une flèche dans le dos du fuyard*).

Tiens... il a son affaire... En reste-t-il encor ?

TÉLÉMAQUE.

Pas un !

ULYSSE.

En allégresse, ami, sonnons du cor !

(Fanfares.)

ÉPILOGUE.

(Le théâtre représente la cour du palais d'Ulysse. Cette cour est ornée de la statue de Minerve et des cadavres de tous les prétendans.— Ulysse est assis sur un vieux fauteuil en bois de cerisier qu'il qualifie de trône, il a repris sa figure du prologue, Télémaque est debout à côté de lui, il n'a pas changé de visage non plus que de casque.)

CHOEUR DES PORCHERS. (Ils chantent en regardant les cadavres.)

AIR : *Ithaquois.*

On leur a percé le flanc,
Ran tan plan tire lire,
Maintenant on peut rire,
On leur a percé le flanc,
Ran tan plan,
Ran tan plan
Rran !

ULYSSE (*aux porchers et montrant les prétendans*).

Ces chenapans sont morts, il faut les respecter !
Je vous avais permis de rire et de chanter
Mais rien qu'à demi-voix,... mettez une sourdine,
Ou, mieux encore, allez chanter à la cuisine.
Puisqu'ils sont tous bien morts, montrons-nous plus [clémens,
Faisons-les enterrer comme d'honnêtes gens !..
A propos... dans la cour faites venir les bonnes.

(Les bonnes arrivent en deux troupes.)

EURYCLÉE.

Les voici, monseigneur.

ULYSSE.

Où sont les folichonnes ?

EURYCLÉE.

A droite des porchers.

ULYSSE.

Qu'on les pende à l'instant
Pour avoir rigolé lorsque j'étais absent !

CHOEUR DES SERVANTES SAGES.

Je m'applaudis de ma décence,
J'aurais reçu pareille danse
Si j'eusse écouté les galans
Et reçu leurs présens.

CHOEUR DES SERVANTES LÉGÈRES (pendant qu'on leur passe la corde au cou)

Ah ! que n'ai-je véca plus sage,
Je ne mourrais pas avant l'âge !
Qu'il est dur de faire en public
Couic !

(Elles sont pendues par les porchers.)

ULYSSE.

Maintenant il est temps, amenez mon épouse,
De me voir ce matin elle est bien peu jalouse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PÉNÉLOPE.

ULYSSE.

Vous ne m'aimez donc plus ; d'où vient cette froideur ?

PÉNÉLOPE.

Pardonnez, mais je crains de faire quelqu'erreur...
Depuis dix ans entiers j'attends mon cher Ulysse ;
Si j'étais aujourd'hui dupe d'un artifice...
D'Ulysse vous avez la perruque et la voix,
Les yeux, les cils, le nez et même l'air narquois...
Mais on peut se grimer pour tromper une veuve !

ULYSSE.

Quelle idée... Ah ! vraiment la ruse serait neuve ;
Pour en agir ainsi qu'il faudrait de toupet !

PÉNÉLOPE.

Moi seule et mon mari savons certain secret.
Voyons, je veux ici tirer de votre bouche
De quel bois spécial fut faite notre couche...
(Ulysse a l'air de réfléchir.)
Eh ! mais, vous me semblez, seigneur, interloqué.
De quel bois est ce lit ?..

ULYSSE (*bas à l'oreille de sa femme*).

En acajou plaqué.

PÉNÉLOPE (*poussant un cri de joie et se jetant au cou d'Ulysse*).

Ah ! c'est mon vrai mari !... je suis ivre de joie.
Pour fêter ce retour mangeons ce soir une oie !

(Pénélope, Ulysse et Télémaque se tiennent tous embrassés.— Tableau.)

CHOEUR DE PORCHERS.

Vive le picton,
Le picton a du.....

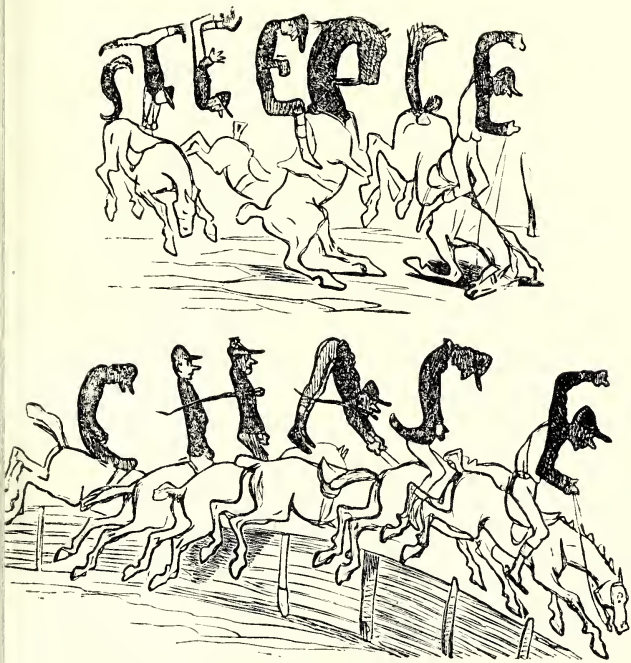
ULYSSE (*interrompant les porchers*).

Que nous chantez-vous là, crétins, vous vous trompez.
C'est un air de pochards qu'ici vous répétez...
Dans ces momens si doux dites-nous autre chose.
De Minerve plutôt chantez l'apothéose.

(Redoublem nt de musique, les clarinettes font entendre des accens celestes, ce qui n'est pas naturel et indique clairement qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire.— Minerve apparait dans les airs et tient ce discours du haut d'un nuage.)

MINERVE.

Les cochons sont vengés, vous êtes tous heureux,
Je vais gobichonner à la table des dieux !


STEEPLE
CHASE

STEEPLE-CHASE.

PIAFFADES PRÉLIMINAIRES.

La plus noble conquête que le cheval ait faite sur la nature, c'est l'homme.
(*Buffon rectifié par moi.*)

TOUT homme qui pour écrire a besoin d'avoir des manchettes de dentelles au lieu de se contenter de porter des bouts de manches en toile grise, prouve par ce seul fait qu'il est dominé par un grand orgueil.

C'est à l'incommensurable amour-propre de Buffon que nous devons attribuer certaines erreurs qui se sont glissées dans ses ouvrages; — si ce grand naturaliste avait eu

moins de manchettes et de fatuité il n'aurait jamais osé faire imprimer que l'homme est le maître du cheval : — il suffit d'aller faire la plus petite promenade au bois de Boulogne, notamment le dimanche, pour acquérir la preuve du contraire.

Jusqu'à présent les Parisiens ont accepté ce passage de Buffon comme article de foi, attendu que les Français ont le plus profond respect pour toute phrase imprimée, surtout lorsque l'ouvrage est orné de gravures enluminées;—ensuite parce que tous les hommes, même ceux qui ne portent pas de manchettes, ne sont pas sans avoir leur petite dose d'orgueil et que leur vanité les pousse à se laisser persuader que le cheval est bien réellement leur conquête.

Le préjugé en question s'est enraciné d'autant plus facilement dans tous les esprits que, nous devons le reconnaître, les chevaux n'ont nullement essayé jusqu'à présent de réfuter le chapitre que Buffon leur a consacré : — ils auraient pu le faire sans aucun doute, car, depuis le règne de Louis XV, on a compté en France un très grand nombre de chevaux savants.

Des gaillards capables de dire immédiatement et sans l'aide d'une montre l'heure qu'il est et qui in-

diquent sans hésiter la personne la plus gourmande ou la plus amoureuse de la société réunie autour d'eux, pourraient facilement dicter à un écrivain public un mémoire appuyé sur la logique et basé sur des faits.

Cela me fait soupçonner que, quoi qu'en dise M. de Buffon, qui soutient que le cheval est naturellement travailleur, ce quadrupède est tout aussi paresseux que l'âne.

Il est un autre proverbe qui a également cours en France, et toujours depuis le règne de Louis XV, ce qui nous ferait supposer que M. de Buffon n'est pas, encore cette fois, étranger à l'affaire, — ce proverbe le voici : — Paris est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux.

Je ne sais pas s'il est bien vrai que les Parisiennes se trouvent toutes en paradis, mais, ce qu'il y a de bien certain, c'est que la ville en question est loin d'être l'enfer des chevaux, surtout depuis l'invention du macadam, cette litière de boue que l'on a étendue sur les boulevards à leur intention.

Il est parfaitement reconnu que les Parisiens qui possèdent des chevaux ont grand soin de ne les fair atteler

Ni lorsqu'il pleut,
Ni lorsqu'il neige,
Ni lorsqu'il fait trop froid,
Ni lorsqu'il fait trop chaud.

Quant aux quadrupèdes chargés spécialement de traîner les voitures de place, ils sont obligés de travailler un peu plus, — mais encore tous les Parisiens ont-ils eu cent fois l'occasion de se convaincre par eux-mêmes que lorsqu'on prend un fiacre à la course les chevaux ne trottent guère, et lorsqu'on le prend à l'heure les chevaux ne trottent pas du tout.

Autre observation qui ne manque pas de justesse et qui vient parfaitement à l'appui de ce que nous avons avancé : — dans tout le département de la Seine, le prix moyen de la nourriture d'un cheval est de cinquante sous par jour, tandis qu'une foule de Parisiens s'estiment fort heureux de pouvoir dîner à trente-deux sous, — quand ils dînent !

Enfin, dernière remarque : — Une législation spéciale a été faite en faveur des quadrupèdes français. Tout individu qui bat un cheval est puni de plusieurs jours de prison et de quinze francs d'amende : — tandis qu'un homme qui rosse un autre homme en est quitte le plus souvent pour aller passer quelques

heures au violon, — et encore arrive-t-il parfois que le caporal qui vient pour arrêter le délinquant se contente, lorsqu'il est éloquent, de lui adresser une simple admonestation en public.

Maintenant arrivons aux moyens inventés depuis quelque temps pour améliorer les chevaux et pour détériorer les cavaliers : — nous voulons parler des *courses* et des *steeple-chases*.

—

DE L'AGRÉMENT D'ÊTRE CHEVAL.

Les attentions délicates que les anciens Egyptiens avaient pour les bœufs, les chats, les ibis et les hannetons, ne sont rien auprès des soins que prodiguent les gentilshommes parisiens de nos jours à ceux des chevaux qu'ils espèrent faire briller sur le turf.

Turf est un mot anglais par lequel on désigne le Champ-de-Mars français, — c'est baroque mais distingué.

Un élève dont on compte faire un coureur d'élite est environné d'égards et de gilets de flanelle ; — le propriétaire d'un de ces intéressants animaux aime-

rait mieux voir tous ses domestiques atteints de fluxions de poitrine que d'apprendre que son cheval est atteint d'un simple rhume de cerveau.

Le lieu qu'habite une jument qui concourt pour le grand prix de Chantilly n'est pas une écurie, c'est un véritable boudoir : — il y a des portières pour arrêter au passage le moindre vent coulis ; la mangeoire est en acajou, — le parquet est en marbre, — et si l'on ne brûle point nuit et jour des pastilles du sérail sous les naseaux de *Miss Annette* ou de *Miss Arabella*, cela tient uniquement à ce qu'on craint de leur donner la migraine.

Quinze domestiques, tous censés plus anglais les uns que les autres, sont aux ordres de la future lauréate, et sous peine d'amende il est interdit de lui adresser la parole en se servant d'une autre langue que celle de lord Byron. — Tout palefrenier qui présenterait de l'avoine à miss *Arabella* en parlant français, allemand ou latin, serait immédiatement chassé.

La vérité nous oblige à reconnaître que ceux des apprentis coureurs qui semblent disposés à prendre du ventre sont mis à un régime moins agréable.

Il n'est rien que l'on redoute plus pour les chevaux destinés à jouer un grand rôle sur le turf que l'embonpoint.

Les favoris d'un sportman sont parfaitement nourris, on leur donne du son à discrétion et de l'avoine à bouche que veux-tu, mais à condition qu'ils resteront toujours parfaitement maigres.

Un cheval qui doit courir peut être méchant comme une hyène et colère comme un dindon : — on lui passe toutes ses fantaisies, — il a le droit de ruer, de se cabrer et de mordre, mais il lui est expressément défendu d'engraisser.

Plus un cheval est efflanqué et plus il a de prix pour un véritable amateur : — sur le turf (lisez au Champs-de-Mars) il n'est pas question de perfection de formes, il s'agit uniquement pour un cheval d'avoir une tête et des jambes.

Je n'ai pas besoin de vous expliquer l'utilité des jambes, — vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que tant qu'on n'aura pas inventé des chevaux à vapeur et à roulettes, ces membres leur serviront à dévorer l'espace. — Quant à la tête, il est bon qu'elle soit emmanchée sur un long cou, attendu que le prix est accordé au premier museau qui marque au poteau.

Tous les soins des éleveurs tendent donc à produire

des animaux qui tiennent le plus possible de la gazelle et de la girafe.

Ce n'est pas très gracieux, si vous voulez, mais c'est d'un excellent produit, — lorsqu'on gagne le prix du pavillon.

Sinon on en est pour ses frais de saignées, de ja-

lap et de sétons : — un cheval qui a été distancé au

Champ-de-Mars n'est pas même bon à tirer un cabriolet de place.

—

SIMPLE RÉFLEXION

UNIQUEMENT A L'ADRESSE DES ÉLEVEURS DE CHEVAUX.

On dépense chaque année, en France, un argent fou pour arriver à produire quelques chevaux qui puissent faire deux tours du Champ-de-Mars en deux minutes sept secondes, — sauf à ce que le vainqueur reste fourbu à perpétuité.

Ce résultat est déjà quelque chose sans doute, mais ne pourrait-on pas employer quelques sommes à encourager les courses des chevaux de fiacre?

N'y aurait-il pas moyen de donner des primes à ceux des entrepreneurs de voitures publiques dont les écuries seraient le mieux montées, — et ne serait-il pas possible de distribuer même quelques picotins de gratification à ceux des chevaux qui auraient montré le plus de zèle dans leurs fonctions!

Si c'est impossible, prenez que nous n'avons rien dit.

OU IL EST QUESTION DES JOKEIS.

Le jockei est une importation anglaise comme le bifteck et le mackintosh.

Jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle on connaissait en France :

Des cochers,

Des laquais,

Des palefreniers,

Et même des coureurs,

Lesquels coureurs avaient pour mission d'humilier les chevaux en les distançant toujours et en ne se laissant jamais rattraper par eux.

Ce n'est qu'en 1775 qu'on eut pour la première fois l'idée de faire venir à Paris un jockei de Londres.

Cet objet de haute curiosité eut tout d'abord des succès, on le mit en caricature et en chanson ; — dès ce moment sa vogue fut assurée.

Maintenant la France fournit autant de jockeis qu'il en faut pour sa consommation.

On appelle encore ces écuyers : *John*, *Dick* ou *Tom*.

Mais c'est par pur caprice, car la plupart du temps son véritable nom est :

Pierre, *Antoine* ou *Nicolas*.

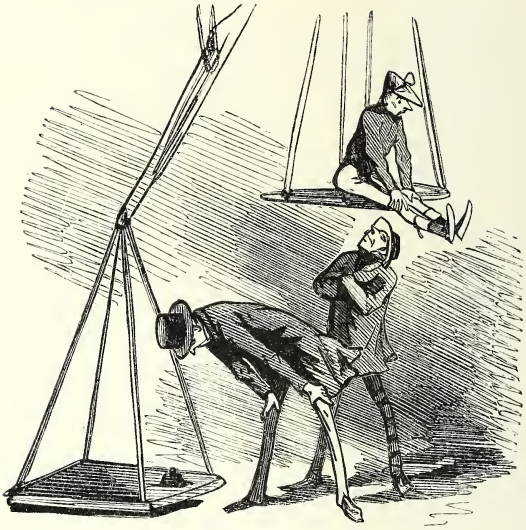
Un des points importans lors d'une course est de ne point surcharger le cheval. Aussi tout jockei qui est soupçonné de vouloir prendre du ventre est-il mis comme son cheval à un régime sudorifique.

En nous bornant à dire qu'on fait transpirer les jockeis qui s'apprêtent à courir au Champ-de-Mars, nous ne donnons pas une idée suffisamment exacte du traitement auquel on les soumet.

On installe le patient près d'un feu capable de rôtir un bœuf, — on l'entoure d'une couverture de laine, — on le couvre d'édredons, — on l'abreuve de tisane de camomille, et après trois semaines d'un pareil état de choses il n'a plus littéralement que la peau et les os, et, s'il vient à perdre sa place de jockei, il peut facilement trouver à s'engager à Saint-Cloud pour jouer le rôle d'homme-squelette et faire concurrence à tous les *phénomènes* les plus curieux : — deux sous pour les militaires non gradés et pour les bourgeois grêlés !

Avec un peu d'éloquence et beaucoup de grosse caisse on arrive encore à faire de la sorte de magnifiques recettes.

Un groom qui a le malheur de peser plus de 32 livres, les bottes comprises, est rayé de la liste des jockeis :—il devient cocher et peut alors donner carrière à tout son appétit : — l'embonpoint est toléré dans cet emploi et même le nez violet y est assez bien porté.



Une foule de conducteurs de fiacres ont dans leur jeunesse été jockeis ; — on ne s'en douterait pas, attendu que la plupart du temps ils ne sont jamais pressés d'arriver au but de leur course : — cela nous prouve que les années rendent philosophes et changent bien le caractère des hommes.

Après cela, cette lenteur proverbiale des cochers de fiacre tient peut-être un peu aussi à leurs chevaux.

—

UNE COURSE AU CHAMP-DE-MARS.

I.

AVANT.

— John.

— Mylord ?

— As-tu regardé le baromètre ?

— Oui, mylord, il est au beau fixe.

— Tant pis. Il n'y a pas de bonne course sans pluie, sans neige ou sans vent. A la rigueur, je me serais contenté de simples giboulées. Cela m'aurait rappelé l'Angleterre; au moins en Angleterre il pleut toujours. N'importe, berçons-nous de ce doux espoir qu'il tombera de l'eau ce soir. — John.

— Mylord ?

— Mon Mackintosh.

— Voici.

— Mon plaid.

— Voilà.

— Mon cache-nez.

— Présent.

— Fort bien. — Maintenant partons.

— Votre grâce oublie quelque chose.

— Quoi donc ?

— Son stick.

— C'est vrai. A propos, John, j'ai une recommandation à te faire. Tu m'appelles toujours Mylord, je préfère prendre un titre plus simple, celui de baronnet, par exemple ; contente-toi de m'appeler sir Cabassol.

— Oui, monsieur.

— La voiture est-elle arrivée ?

— Il n'y en avait plus sur la place.

— Qu'on aille me chercher un remise. C'est le cas ou jamais de me donner ce luxe.

John va chercher un remise. Sir Cabassol monte sur le siége à côté du cocher, à la mode anglaise. Le groom regarde partir son maître en lui faisant le geste familier au gamin de Paris ; après quoi il rentre dans la loge du concierge, son respectable père, qui l'envoie acheter pour un sou de tabac à priser.

—

II.

PENDANT.

— Bonjour, Milady.

— Tiens! c'est vous, Mylord!

— Je ne suis plus que baronnet. Cela sent plus son jeune homme. Sir Robert Cabassol, voilà comment désormais je veux être connu sur le turf.

— Eh bien, sir Robert, quel est votre favori?

— *Dur-à-Cuire.*

— Et vous, milady?

— Je parie pour *Miss Madelaine.*

— Elle a été distancée aux dernières courses.

— Et *Dur-à-Cuire?* ne s'est-il pas dérobé il y a trois semaines à la Marche?

— Vingt-cinq louis pour *Miss Madelaine.*

— Vingt-cinq louis pour *Dur-à-Cuire.*

— Tenu!

— Ça va.

— Savez-vous, milady, que le Champ-de-Mars est superbe aujourd'hui. Les Parisiens ont fini par mordre aux courses. Nous avons fini par triompher des préjugés populaires. Maintenant on n'a qu'à annoncer un *derby* et tout le monde y vole. Voyez les tri-

bunes comme elles sont garnies ; toute la haute aristocratie est là. N'est-ce point *Pomponnette* que j'aperçois sur le premier gradin avec une toilette si brillante ?

— C'est elle-même. Elle était hier à Mabille. Nous avons dansé ensemble deux contredanses. On trouve qu'elle a du chic, moi pas. Comment reçoit-on ici une pareille société ?

— Vous avez raison. milady, je proposerai qu'on n'admette plus désormais dans les tribunes que des personnes titrées. Combien de chevaux inscrits ?

— Quinze. *Metternich* a été retiré, ainsi que *Pleurésie.*

— Et *Pique-Assiette ?* le vainqueur du dernier handicap ?

— Il est resté en Angleterre.

— Tant pis, la course manquera de charme. Ne trouvez-vous pas, milady, que ces marchands de coco sont insupportables ? A Epsom on ne voit pas le moindre marchand de coco, ni le plus petit marchand de pain d'épices ou de macarons. On ne boit que du porter ou de l'eau-de-vie, et on ne mange que des viandes froides. Mais n'est-ce pas *miss Madelaine* qui vient de passer ?

— Elle-même suivie de près par *Dur-à-Cuire*. Je gagnerai mon pari.

— Non.

— Si.

— *Dur-à-Cuire* arrive.

— *Miss Madelaine* le dépasse d'une longueur de tête. J'ai gagné mon pari. Vous allez me donner mes vingt-cinq louis.

— Zut!

— Est-ce ainsi qu'on parle sur le turf, milady ? Les dettes de jeu se paient comptant.

— Et les cinquante louis, mon bon, que vous me devez depuis Chantilly ?

— Nous en causerons une autre fois.

— Au revoir donc, sir Cabassol.

III.

APRÈS.

(*Le soir devant Tortoni.*)

— Eh bien ! monsieur de Cabassol, qu'avez-vous fait aujourd'hui au Champ-de-Mars?

— J'ai gagné quelques pièces d'or.

— Combien ?

— Une bagatelle... cinquante guinées... j'ai tenu ce pari pour faire plaisir à un lord de mes amis.

— Je croyais vous avoir aperçu pendant presque tout le temps des courses en compagnie d'une dame ?

— Ah ! oui... c'était une Anglaise... Nous étions tous Anglais dans notre tribune.

— Je vous croyais né à Saint-Germain-en-Laye, monsieur de Cabassol ?

— C'est vrai... mais je suis convaincu que mon grand-père était venu habiter cette ville à la suite du roi Jacques... La première partie de mon nom indique suffisamment mon origine britannique... Cab, c'est anglais, tout ce qu'il y a de plus anglais, de même que Mac est le cachet de l'écossais.

— Irez-vous à Chantilly ?

— Je me garderai bien d'y manquer... J'ai engagé une gageure de cent louis avec le duc de San-Fanferlucchio... Je tiens pour *Sole au gratin*, le duc pour *Qué qu'ça me fait !*

— Venez-vous voir un acte du *Juif-Errant ?*

— Non, je vais prendre un grog... c'est encore un usage que je tiens de mes ancêtres... Tous les soirs à

neuf heures le roi Jacques prenait un grog à Saint-Germain.

— Et comment comptez-vous finir votre soirée ?

— J'irai faire un lansquenet chez la petite baronne.

— Ce n'est plus une tradition britannique... c'est là un jeu allemand.

— N'importe ! nous autres Anglais nous l'aimons beaucoup. Pour mon compte j'en raffole ; j'y ai perdu mille louis la semaine dernière.

—

QUELQUES ÉPISODES DES COURSES.

Les règlements hippiques qui déterminent les conditions exigées des candidats, hommes et chevaux, qui se présentent pour faire le tour du Champ-de-Mars sont très sévèrement exécutés.

Les jokeis doivent peser exactemet le même nombre de grammes ; ceux qu'on aurait su maigrir outre mesure sont obligés de garnir leurs poches d'un ou de plusieurs morceaux de plomb. — Il leur est défendu de lancer ce métal à la tête de ceux de leurs

concurrens qui seraient en train de gagner de l'avantage sur eux.

Il est pareillement interdit aux jockeis d'essayer d'entraver la marche de leurs rivaux par aucun moyen et notamment en s'accrochant à la queue de leur cheval.

Cet événement a eu lieu en Angleterre en 1827, et le coupable, traduit devant le jury spécial d'Epsom, a été mis à pied pour trente ans : — il n'aura la permission de remonter à cheval qu'en 1857, mais peut-être alors reconnaîtra-t-il qu'il est un peu vieux pour exercer la profession de jockei.

A Paris, une fois lancés, les jockeis qui ont entrepris de faire trois fois le tour du Champs-de-Mars ont la permission, pour charmer les ennuis du voyage, de siffler ou de chanter des airs d'opéra-comique ; — il leur est formellement interdit de déclamer à haute voix des tirades de tragédie et surtout le récit de Théramène : — cela pourrait effrayer les chevaux, et des malheurs sont bien vite arrivés?

Il va sans dire que les jockeis ne doivent pas convenir qu'ils partageront entre eux le prix réservé au vainqueur : — cette associatiou fraternelle n'est pas tolérée au Champ-de-Mars.

Ce n'est qu'à l'Hippodrome que les écuyères ont le droit de prendre cet arrangement à l'amiable : — mais comme là il ne s'agit que d'un bouquet, il est bien juste que chacune d'elles le reçoive à son tour.

Les Parisiens qui assistent aux courses ont aussi de graves devoirs à remplir : — on leur fait savoir à l'avance qu'ils ne doivent pas aller à ce spectacle pour s'amuser.

Toutes les personnes qui assistent à ces exercices équestres doivent garder l'immobilité la plus complète : — il est défendu d'encourager les chevaux de la voix ou du parapluie : — il est surtout défendu d'adresser aux cavaliers des citations latines. Avant qu'on n'eût établi ce sage règlement, les Parisiens qui avaient fait leurs études ne manquaient jamais de crier au jockei en faveur duquel ils faisaient des vœux : — *Macte animo, generose puer!*

Ce mot d'*animo*, mal interprété, donnait presque toujours lieu à des méprises fâcheuses, et il s'ensuivit même quelquefois des rixes qu'il n'était pas facile de calmer.

Le jockei français est susceptible, — c'est là son moindre défaut.

Une autre recommandation bien importante est faite aux Parisiens, c'est de n'amener jamais aucun chien pour assister aux courses du Champ-de-Mars ; — le chien est naturellement possédé de la plus noble émulation, il ne peut pas voir courir un quadrupède sans vouloir se mettre de la partie.

Le plus petit carlin français tient à prouver que ses

jambes valent celles d'un cheval anglais pur sang. — Où l'amour-propre va-t-il se nicher !

Un caniche mal tenu en lesse et qui pénètre dans l'intérieur du Champ-de-Mars peut entraîner après lui trente personnes, — donc, ce qu'il y a de mieux à faire, dans les années de courses, c'est de n'avoir de chien ni au Champ-de-Mars ni chez soi.

—

LES PLAISIRS DU STEEPLE-CHASE.

Pendant tout le dix-huitième siècle il fut d'usage de ne faire courir les chevaux que sur le terrain le plus uni que l'on pouvait avoir à sa disposition. — La plaine d'Epsom, en Angleterre, fut même longtemps réservée à l'usage spécial des quadrupèdes :— tout bipède qui était aperçu se promenant sur ce domaine des chevaux était pourchassé par des gardes spéciaux qui avaient pour mission de veiller pendant toute l'année à ce que les pieds de quelques paysans lourdauds ne vinssent faire de légers trous que l'on aurait considérés comme des fondrières.

Mais les Anglais, qui sont curieux d'émotions fortes et qui vont au besoin en chercher jusque dans le

nœud coulant d'une corde, se lassèrent à la longue de ces courses plates dans lesquelles ils voyaient tout au plus trois ou quatre jockeis passer par dessus la tête de leurs chevaux; — encore la plupart du temps tombaient-ils légèrement en grenouilles, — puis ils se relevaient tranquillement en n'ayant pour tout souci que d'épousseter les quelques grains de sable qui avaient pu s'attacher à leur casaque de satin.

Un amateur, ayant longtemps réfléchi au meilleur moyen à mettre en usage pour arriver à faire culbuter des chevaux et des hommes dans les postures les plus variées, se décida à essayer de mettre à la mode les *steeple-chases*, — toujours bien entendu sous l'ingénieux prétexte d'améliorer les chevaux.

Un Charles Dupin anglais a calculé, l'an dernier, que dans un steeple-chase bien organisé un cheval a cent trente-trois manières de se casser les reins.

Le même savant est actuellement occupé à additionner le nombre des accidens qui sont réservés au cavalier, mais il ne pense pas avoir fini son travail avant huit ou dix mois : — il compte lire ce mémoire au commencement de 1853, dans une des séances publiques de la société royale de statistique de Londres.

Le terrain choisi pour être le théâtre d'une course au clocher doit jouir de tous les désavantages de la nature : — il faut qu'on y rencontre tous les obstacles possibles.

fondrières, monticules, barrières, fossés, murailles, eaux stagnantes, haies vives, que sais-je encore?

enfin tout doit s'y trouver, tout, hormis pourtant un clocher qui seul n'est point indispensable, attendu que les cavaliers les plus frénétiques n'ont point encore essayé d'en franchir.

Dans les campagnes où les monumens sont rares, un peuplier peut parfaitement remplir l'office du clocher; — l'important est que les cavaliers engagés puissent rencontrer dans leur route tout ce qui est le mieux susceptible de les empêcher d'avancer.

Vous voyez que nous sommes bien loin des traditions équestres du XVIIIe siècle; — pour peu que l'on continue à apporter quelques perfectionnemens dans ce genre de courses, on en viendra à placer les chevaux au sommet d'un clocher, — puis on leur donnera le signal du départ.

Un steeple-chase a sur les courses du Champ-de Mars le grand avantage de procurer des émotions, non seulement aux chevaux et aux cavaliers engagés, mais encore à une foule de personnes qui ne sont pour rien dans la cérémonie et qui, en se promenant tranquillement la canne à la main dans une prairie des environs de Paris, ont le plaisir de se trouver tout à coup au beau milieu d'une fantasia arabe : —

sauf que ces Kabyles, au lieu d'avoir des burnous blancs, ont des habits rouges.

Car, règle générale, tout cavalier qui prend part à un steeple-chase, fût-il Français, Espagnol ou Prussien, doit porter le costume anglais : — ne me demandez pas pourquoi, il me serait impossible de vous le dire.

Je conçois à la rigueur que, pour aller à la chasse au renard ou au lapin, on mette une veste rouge, attendu que cette couleur a le privilége d'offusquer les regards du gibier et de lui faire prendre la fuite avec une impétuosité qui plait à tous les cavaliers bien montés, puisqu'ils ont ensuite le plaisir d'attraper le renard ou le lapin à la course : — mais dans un steeple-chase où il ne s'agit d'atteindre qu'un clocher, un habit bleu-barbeau me semblerait tout aussi convenable que l'autre : — mais les sportmen, qui sautent par dessus tout, s'arrêtent net devant une tradition anglaise.

Nous avons dit que les bons bourgeois qui vont aux environs de Paris ont le plaisir de la surprise quand le hasard fait qu'ils vont promener leur femme ou leurs rêveries dans une plaine où des cavaliers à habits rouges viennent se livrer à leurs ébats, mais nous

devons ajouter que la surprise de ces promeneurs est quelquefois par trop vive.

Il est des sportmen qui, pour ajouter à leurs prouesses après avoir sauté par dessus des fossés, par dessus des haies, par dessus des murs, ont encore franchi des familles entières qui, assises en rond sur l'herbe, étaient tranquillement en train de manger un pâté froid.

On cite même un cavalier qui, poussant la fantaisie jusqu'à ses dernières limites, est parvenu, en franchissant de la sorte une réunion champêtre, à enlever une des bouteilles de bordeaux que l'un des convives tenait à la main — et il l'a vidée à la santé de toute la société en continuant sa course vers son clocher.

Un amateur qui prend part à un steeple-chase doit unir à l'adresse et à l'agilité d'Auriol la force d'Hercule ou d'Arpin le Savoyard. — Il est plus d'une circonstance où le cheval, par suite de lassitude ou de fantaisie, ne se décide à franchir un obstacle qu'avec l'aide de son cavalier,—et quand cet obstacle est une muraille, il faut que le secours soit fort énergique, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le dessin ci-dessous. — Cham a pris ce croquis d'après nature

dans le dernier steeple-chase qui a eu lieu cette année.

Du reste il est bien juste que le cheval qui passe sa vie à avoir l'homme sur ses épaules soit aussi de temps en temps porté par son cavalier, — c'est là un échange de bons procédés qui ne peuvent qu'entretenir l'amitié.

Une fois que le quadrupède a franchi l'obstacle, son cavalier n'a plus qu'à grimper à son tour en s'aidant des pieds et des mains, en se rappelant les conseils de son professeur de gymnastique et les exemples qui lui ont été donnés par les lézards.

L'usage a prouvé que dans les courses au clocher il vaut mieux monter un cheval qui ne franchit pas assez qu'un cheval qui franchit trop. — Il est certains coursiers qui, comme don Guzman, ne connaissent pas d'obstacles, — ils s'élancent au milieu des buissons les plus épineux ou piquent une tête au milieu de la rivière la plus profonde avec la même facilité; — c'est glorieux pour le cheval, mais c'est quelquefois bien désagréable pour le cavalier.

Chose singulière! — au Champ-de-Mars, où l'on court risque d'avaler seulement un peu de poussière, les sportmen font courir des jockeis, — mais dans un

steeple-chase il est de bon ton que ce soient les propriétaires des chevaux qui se fassent casser en personne bras et jambes : — ainsi le veut l'usage !

Les Français, avant d'adopter cette mode, auraient dû réfléchir qu'elle a été inventée par des Anglais atteints du spleen, qui ont voulu se passer la fantaisie d'un nouveau genre de mort pour remplacer la strangulation qui devenait bien monotone.

Nous espérons que les Parisiens ne tarderont pas à renoncer à ce plagiat et qu'ils laisseront aux millionnaires de la Grande-Bretagne le monopole du suicide équestre.

—

ÉPILOGUE.

Nous voici enfin arrivés au terme de la grande course que nous avons entreprise à travers les bois de Cham.

Mais avant de vous quitter, ami lecteur, nous voulons encore vous faire apprécier plus vivement les désagrémens des plaisirs hippiques lorsqu'on les pousse trop loin.

Il n'est pas d'animaux domestiques, de l'aveu même de M. de Buffon et du libraire Roret, qui soient d'un plus détestable produit que les chevaux.

Vous pouvez facilement vous faire trois mille francs de rentes en élevant des lapins, des serins ou des hannetons : — vous arriverez même à vous faire jusqu'à six ou huit mille francs de revenu si vous donnez à vos élèves une brillante éducation et si vous parvenez à leur apprendre à battre la caisse, à chanter de grands airs d'opéra ou à faire des armes. — Quant aux personnes qui ont la manie d'élever des quadrupèdes, elles n'arriveront la plupart du temps qu'à se faire cinquante mille francs de dettes.

Plus d'un jeune sportman a mangé tous ses biens en herbe, pour avoir dans ses écuries dix pur-sang qui ont fini par conduire leur maître du bois de Boulogne à la rue de Clichy.

Plus d'un brillant héros du steeple-chase, ayant culbuté de toutes les manières, va aujourd'hui cahin-

caha, dîner dans un restaurant à dix-huit sous où, dernier chagrin, il se voit obligé de manger du bifteck de cheval !

Ce n'est pas chez les Romains seulement que la grandeur a été suivie de la décadence !

Ami lecteur, dernière et importante observation, — gardez-vous bien de croire, — quoique la phrase soit devenue pour ainsi dire proverbiale, — que l'exercice du cheval est bon pour la santé !

Cetaphorisme ne vient pas d'Hippocrate, — il a été inventé par un maquignon.

ÉTUDES QUASI MORALES

SUR LES

BALS CHAMPÊTRES

PARISIENS.

ÉTUDES QUASI MORALES

SUR LES

BALS CHAMPÊTRES

Les Espagnols ont inventé la cachucha, les Anglais la gigue, les Napolitains la tarentelle, les Allemands la valse, les nègres la bamboula et les Auvergnats la bourrée ; — après tant de créations diverses il semblait qu'il n'y avait plus rien à imaginer, mais les Français, jaloux

de posséder aussi une danse nationale, à force de chercher, ont fini par trouver le cancan, et ils en sont fiers, il n'y a pas de quoi.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'endroit où fut dansé le premier cancan ; de nombreux mémoi-

res qui traitaient de ce sujet ont été lus dans les séances publiques de différentes sociétés savantes, mais ce point n'a jamais été complètement éclairci.

L'opinion générale à Paris est que l'inventeur du cancan est un étudiant en droit qui florissait vers l'année 1825. — Joignant la modestie à un grand

talent chorégraphique, ce danseur n'avait jamais voulu se faire connaître à la Grande-Chaumière que sous le nom d'*Adolphe;* — aujourd'hui Adolphe doit être conseiller à une cour d'appel, et, si l'on se livrait à des recherches minutieuses, on finirait peut-être par savoir son véritable nom.

Si l'on ne se hâte pas de découvrir la retraite où se cache cet homme de génie, les Anglais seront bien capables, dans une centaine d'années, de s'attribuer le mérite de cette invention, de même qu'ils soutiennent aujourd'hui que c'est à un nommé Fulton que l'on doit la découverte de la puissance de la vapeur, et que c'est Patterson qui le premier a imaginé de faire cuire sur le gril un morceau de bœuf et de le servir sur une assiette entourée de pommes de terre frites.

Or les personnes qui ont la moindre instruction savent que Salomon de Caus, sous le règne de Louis XIII, opéra des prodiges avec une simple bouilloire française, et comme récompense le cardinal de Richelieu lui accorda, pour le reste de ses jours, un logement gratis à Bicêtre. — Quant au bifteck, il est bien évident que l'honneur en revient encore, au

moins en grande partie, à un Français, à Parmentier. l'inventeur des pommes de terre.

Les Parisiens passent pour être inconstans dans leurs affections, et ce n'est pas tout à fait sans raison qu'on leur a fait cette réputation, car il faut avouer qu'ils crient assez volontiers un jour : *vive ceci !* puis le lendemain ils ont changé d'avis et ils crient : *vive cela !* — Il est bien entendu que nous ne parlons point politique, nous voulons dire seulement que les Parisiens ont été engoués successivement de la girafe, des kaléïdoscopes, des montagnes russes, des mâts de cocagne, des tragédies et des ballons.

Aujourd'hui deux girafes sont à Paris et personne ne s'en inquiète, les tragédies, lorsqu'on en joue à l'Odéon, n'attirent plus que les véritables amateurs qui sont restés au nombre de neuf, et demain peut-être vingt ballons se promèneront au dessus des Tuileries sans qu'une bonne d'enfant se donne la peine de lever la tête pour les regarder passer.

Depuis vingt ans les Français ne sont restés réellement fidèles qu'à un seul culte, à celui du cancan :—à peine le dernier galop du dernier bal masqué est-il terminé, que le Château-d'Asnières et le Jardin-Mabille ouvrent leurs portes aux pierrots et

aux débardeurs, qui prennent à peine le temps d'échanger leur souquenille blanche ou leur veste de velours pour endosser le petit habit-polka, tenue de rigueur de tout danseur d'été.

Il est des Parisiens infatigables qui ont déjà usé jusqu'à trois générations de chefs d'orchestres, — ce qui nous prouve que la jambe de l'homme a beaucoup plus de force que son bras, — remarque profonde qui jusqu'à ce jour n'avait été faite ni par Buffon, ni par Lacépède, ni même par Cuvier : — il est vrai que ce dernier n'a jamais étudié les habitués du bal Mabille; il se serait livré de préférence à des recherches sur les danseurs antédiluviens, sur des étudians fossiles trouvés dans des terrains tertiaires en faisant des fouilles aux environs de la Grande-Chaumière.

Un bon chef d'orchestre de bal public doit être possédé du feu sacré, il faut qu'il se livre en imagination aux pas les plus échevelés pendant la soirée entière et au besoin il doit savoir briser sa chaise pour marquer la mesure.

Un chef d'orchestre ne peut pas durer plus de dix ans : — passé ce temps il mérite que les habitués de son bal se cotisent pour lui faire une pension de re-

traite, et, s'il meurt avant l'âge, s'il vient à succomber à la fatigue, entre deux contredanses, il a droit à une statue.

Un chef d'orchestre dans l'exercice de ses fonctions.

Il est temps que l'on donne ces encouragemens aux musiciens qui se dévouent à cette profession fatiguante

sans cela je prédis que l'époque n'est point éloignée où le dernier chef d'orchestre sera conduit au Père-Lachaise par ses clarinettes éplorées, et — personne ne se présentera pour le remplacer.

Alors quel tohu-bohu que les bals publics!

LES DIFFÉRENTES ÉCOLES DE LA DANSE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE.

L'auteur qui parviendrait à donner une définition exacte du cancan serait excessivement habile. — Toute danse peut se décrire hormis celle-ci. — On voit une foule de professeurs qui se vantent d'enseigner en vingt leçons l'écriture, l'orthographe, les mathématiques ou l'accordéon ; mais pas un maître de danse n'a encore annoncé qu'il se faisait fort d'apprendre promptement le cancan à ses élèves.

Le cancan est la danse de la fantaisie par excellence : il n'y a point de règle, chaque Parisien procède selon ses caprices et suivant que les notes du cornet à piston lui montent plus ou moins l'imagination.

Rien n'est moins pastoral que les bals champêtres

des environs de Paris, aussi s'est-on bien gardé de mettre les danseurs sous la surveillance par trop paternelle des simples gendarmes du lieu : — des sergens de ville choisis avec soin parmi ceux rompus aux belles manières des débardeurs de l'Opéra, sont ex-

A la Closerie des Lilas.

pédiés par le chemin de fer à Asnières le dimanche et le jeudi de chaque semaine. — Ces fonctionnaires savent dans quelles limites il est convenable de main-

Un balancé de fantaisie.

tenir la folâtrerie parisienne , et ils ne permettent jamais à un danseur, même dans le laisser-aller d'un balancé, de lever le pied au delà de la hauteur du nez.

La manière de procéder à un avant deux varie selon les bals : à Mabille, on danse des pieds; au Château-d'Asnières, des bras; à la Closerie des Lilas, on danse du corps, et au Ranelagh on ne danse pas du tout.

Ce qui a le plus frappé d'admiration les chefs ara-

bes lors de leur séjour à Paris c'est le bal Mabille, je ne serais même pas surpris que plus d'un d'entre eux n'eût emporté au fond du cœur l'image d'une danseuse de l'allée des veuves et ne cherchant en ce moment à crayonner ce portrait sur les blanches murailles de Constantine !

Un avant-deux qui n'aurait pas eu l'approbation de Vestris.

Par suite d'une tradition qui remonte aux fêtes de Tivoli, deux ou trois bals publics se croient obligés

de clôturer la saison par des pièces d'artifice et par des surprises plus ou moins agréables : — le fameux départ des chauves-souris pour le Bengale, tel qu'il se pratique au Château-Rouge, a notamment le privilége d'occasionner des cris qui réveillent en sursaut tous les paisibles habitans de Montmartre.

Une polka sentimentale à la Grande Chaumière.

Heureux encore quand on n'exécute pas de quadrilles militaires avec accompagnement de tambours.

de fusillade et de coups de canon, — puis, pour la clôture, pluie de feu et embrasement général des robes des danseuses.

Le Jardin-Mabille ne se lance pas dans ces excentricités pyrotechniques : — le directeur a compris qu'un établissement situé au milieu de l'allée des Veuves ne devait pas se permettre le moindre tapage.

La vogue des bals publics est loin de diminuer, mais nous devons reconnaître qu'un grand progrès s'est accompli depuis quelque temps dans les usages parisiens. — On applaudit encore les danseuses qui cultivent le cancan avec distinction, mais on ne leur accorde plus une célébrité ridicule.

Il y a encore des *reines* à Mabille, à Asnières, au Château-Rouge, mais personne à Paris ne connaît leur nom.

Le temps est passé où ces *danseuses* se croyaient égales à Carlotta Grisi et à Fanny Elsler. — On publiait leur portrait en lithographie, on leur dédiait des morceaux de musique, les poètes leur adressaient des vers, hélas! qu'elles ne pouvaient pas toujours lire!

Il n'y a plus que Lola Montès qui se prenne encore au sérieux, et encore faut-il avouer que c'est un peu la faute des sénateurs américains.

Le Ranelagh, au milieu du laisser-aller général, a conservé le décorum le plus parfait. — Voilà soixante ans que cet établissement tient à honneur d'être un bal où l'on ne danse pas; — et, si l'on y danse un jour, soyez certain que ce sera la gavotte, sinon même

le menuet. — Mais le Ranelagh n'en est pas moins agréable : on s'y rend en calèche, tous les cavaliers y portent des gants paille et toutes les dames y ont un petit faux air de marquises.

Puissent le macadam et les becs de gaz dont on va gratifier le bois de Boulogne ne pas tuer le Ranelagh !

COMME QUOI LE BAL CHAMPÊTRE EST ESSENTIELLEMENT PARISIEN.

L'empereur de Russie se procure tant qu'il veut des ténors italiens, des pianistes français, des violonistes suédois, des clarinettistes allemands; au besoin même, et s'il l'ordonnait sous peine de knout, il trouverait des Russes qui lui joueraient parfaitement des tragédies; mais malgré toute sa puissance, le czar n'est point encore parvenu à faire établir à Saint-Pétersbourg un bal champêtre à l'instar de France.

Et pourtant le plus grand désir de l'empereur Nicolas est de voir danser le cancan ; — Horace Vernet

Manière dont on danse au Ranelagh.

a bien essayé quelquefois de lui en donner une idée, mais en réalité il ne savait danser que la Monaco.

Il est probable qu'un de ces jours le général Guédéonoff prendra sur lui d'engager à prix d'or tous les premiers sujets du Château-Rouge, puis il les fera partir en poste pour Saint-Pétersbourg en les faisant suivre par une vingtaine de fourgons renfermant les musiciens de l'orchestre; les jeux de billard, les chevaux de bois, le fauteuil à peser, la grosse tête de Turc sur laquelle on essaie la force du poignet, — enfin tout l'attirail obligé d'un bal champêtre.

La Belgique, ce pays de contrefaçon, a essayé d'imiter la fête d'Asnières, mais on ne parvient pas à faire comprendre aux danseurs qu'ils doivent danser, ne fût-ce que de temps en temps; — ils s'obstinent à passer toute leur soirée à boire de la bière.

De grandes discussions se sont élevées nombre de fois sur le mérite des différents bals parisiens : — Mabille a de nombreux partisans et le Château-d'Asnières possède des amateurs idolâtres : — les commis en nouveautés raffolent du Château-Rouge, et les étudiants trouvent qu'on ne danse véritablement bien qu'à la Closerie des Lilas.

Toutes les opinions sont également respectables et

Un rafraîchissement entre deux contredanses.

nous serions désolés de contrarier un seul de nos lecteurs en assignant un rang à ces divers établissemens. — Nous reconnaissons volontiers que le feu d'artifice d'Asnières a son prix, que les bosquets du Château-Rouge ne manquent pas de charme, que l'é-

Un bosquet du Château-Rouge.

clairage étincelant de chez Mabille est fait pour plaire et que les montagnes russes de la Grande-Chaumière ont bien leur agrément.

Un étranger qui séjourne dans la capitale doit aller

un peu partout, c'est le meilleur moyen de s'instruire et de se former aux belles manières parisiennes.

Nous avons parlé des montagnes russes de la Grande-Chaumière, c'est tout ce qui nous reste des anciennes traditions des jardins publics de la restauration, — le *Sorcier*, qui était encore un des principaux attraits de

Au bal Mabille : — quand danse un premier sujet.

ces établissemens, a complètement disparu. — Les lorettes de notre époque sont devenues sceptiques, elles n'ajoutent plus foi aux prédictions faites par un personnage orné d'une grande robe, d'une grande barbe et d'un chapeau pointu, elles ne croient plus qu'aux somnambules, – ce qui est bien différent !

Soyons philantrope, ne quittons pas les bals publics sans accorder un souvenir de gratitude aux infortunés musiciens qui, de six heures à minuit, ne

Le père Souffle-Toujours.

peuvent pas une seule minute quitter leur instrument, — jugez de la fatigue lorsque cet instrument est un cornet à piston ou, pis que cela, un trombonne !

Et l'on s'étonne ensuite que ces musiciens aiment quelquefois à boire ! — Que celui qui n'a jamais été altéré leur jette la première pierre.

Le bal d'Asnières en temps d'orage.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Ulysse, ou les Porcs vengés..... 5

Steeple-Chase..... 35

Etudes quasi morales sur les Bals champêtres parisiens..... 75

GRAND RABAIS

ALBUMS LITHOGRAPHIQUES

Par **GAVARNI, DAUMIER, CHAM, VERNIER,**
Ed. de **BEAUMONF,** etc.

Prix : 6 francs chaque Album, au lieu de 12 francs.

GAVARNI.

	Albums.
Le Carnaval à Paris	2
Le Bal Chicard	1
Les Débardeurs	2
Les Étudiants de Paris	2
La Politique des femmes	1
Leçons et conseils	1
Clichy	1
Nuances du sentiment	1

DAUMIER.

Les Bohémiens de Paris	2
Émotions parisiennes	2
Mœurs conjugales	2
Histoire ancienne	2

Les Canotiers parisiens..... 1
Pastorales..... 2
Les Papas..... 1

CHAM.

Actualités..... 1
Variétés drolatiques..... 2
Album comique..... 1

ED. DE BEAUMONT.

Les îles Marquises..... 1
Les jolies femmes de Paris..... 2
Bal masqué..... 2
A la Campagne..... 1
Les Vésuviennes..... 1

VERNIER.

Bals publics..... 1
Troupiers français..... 2
Croquis militaires..... 2

ALBUMS VARIÉS

par Gavarni, Daumier, Cham, Edouard de Beaumont, Vernier, etc.

ALBUMS COMIQUES

Par CHAM.

Chacun de ces Albums renferme SOIXANTE CARICATURES et coûte seulement UN FRANC. — Voici les titres des Albums parus jusqu'à ce jour :

Proudhoniana.
Folies du Jour.
Coups de Crayon.
Banque Proudhon.
Proudhon en Voyage.
Revue comique de l'Exposition.
Les Représentans en Vacances.
Mélanges comiques.
Les Voyages d'agrément.
La Grammaire illustrée.
Variétés drôlatiques.
Soulouque et sa Cour.
Croquades.
Croquis en l'air.
Nouvelles charges.
Revue comique du Salon de 1851.
L'Exposition de Londres.
Fantasia.
Les Chasseurs en Carnaval.
Croquis parisiens.
Salmigondis.

En vente, rue du Croissant, 16, chez GARNIER, libraire, au Palais National, et chez MARTINON, rue du Coq-Saint Honoré.

ALBUM

DES

RÉBUS ILLUSTRÉS

DESSINÉS ET GRAVÉS

PAR MAURISSET.

Ce nouvel Album qui vient d'être mis en vente au bureau du *Charivari*, renferme CINQUANTE-SEPT Rébus illustrés.

PRIX : UN FRANC.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE PAGNERRE, ÉDITEUR,

Rue de Seine, 18.

A. DE LAMARTINE.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION

1814 à 1830.

8 volumes in-8, cavalier, format de l'HISTOIRE DES GIRONDINS. — Prix : 5 fr. le volume.

Les quatres premiers volumes sont en vente L'ouvrage sera entièrement terminé en février prochain.

Il y a une édition économique destinée exclusivement à l'étranger.

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT POINT, récit villageois, 1 vol in-8, cavalier..... 5 fr.

ŒUVRES DE M. DE LAMARTINE, publiées par lui-même, édition définitive augmentées de nouvelles poésies, de discours, commentaires, etc., etc. 14 beaux volumes imprimés avec grand luxe.

En prenant les 14 volumes à la fois, il sera délivré gratuitement la magnifique collection de 50 gravures publiée par Furne et C.

Édition in-18 format anglais, à 3 fr. 50 le volume.

Méditations poétiques..... 1 vol.
Nouvelles Méditations..... 1 vol.
Harmonies poétiques..... 1 vol.
Recueillements poétiques..... 1 vol.

Jocelyn ..... 1 vol.
Chute d'un Ange..... 1 vol.
Voyage en Orient..... 2 vol.
Raphaël ..... 1 vol.

Cette édition, qui est charmante, a été déjà réimprimée plusieurs fois : il en a été tiré plus de 200,000 volumes.

ŒUVRES DE WALTER SCOTT, traduites par Defauconpret, sous les yeux et avec les conseils de l'auteur. Nouvelle édition, revue, corrigée avec le plus grand soin, illustrée de 50 magnifiques gravures et portraits d'après RAFFET. 25 forts vol. in-8, grand cavalier vélin. — Prix : le volume..... 4 fr. 50 c.

C'est la plus belle édition qui ait encore été publiée en France des œuvres du grand romancier anglais.

Chaque volume se vend séparément.

TITRES DES OUVRAGES DE WALTER SCOTT.

Waverley.....	1 vol.	Péveril du Pic	1 vol.
Guy Mannering....	1 vol.	Quentin Durward....	1 vol.
Antiquaire.....	1 vol.	Eaux de Saint-Ronan	1 vol.
Rob-Roy.	1 vol.	Redg untlet.... .. .	1 vol.
Nain noir. Puritains.	1 vol.	Connétable de Chester	1 vol
Prison d'Edimbourg.	1 vol.	Richard en Palestine.	1 vol.
Fiancée Lamermoor / Officier de Fortune.	1 vol.	Woodstock	1 vol.
Ivanhoé.....	1 vol.	Chronique de la *Cannongate.*	1 vol.
Monastère.....	1 vol.	Jolie Fille de Perth..	1 vol.
L'abbé	1 vol.	Charles-le-Téméraire	1 vol.
Kenilworth.....	1 vol.	Robert de Paris.. ..	1 vol.
Pirate..	1 vol.	Château Périlleux.. / Démonologie.....	1 vol.
Aventures de Nigel..	1 vol.		

Edition précédente. Ornée de 90 gravures par Alfred et Tony Johannot. 30 vol. in-8°.... . ..... 120 fr.
— *Les mêmes* sans gravures. 30 vol. in-8..... 60 fr.
Chaque vol. se vend séparément : avec grav... 4 fr.
— Sans gravures.

ALMANACHS PUBLIÉS PAR PAGNERRE, EDITEUR.

ALMANACH COMIQUE,, pittoresque, drôlatique, amusant et charivarique. 1 vol. de 192 pages. 50 c.

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES. 1 vol. in-16 jésus, avec jolies vignettes. 50 c.

LA MÈRE GIGOGNE, Almanach des Enfans. 1 vol. in-16 jésus, avec jolies gravures. 50 c.

ALMANACH PROPHÉTIQUE. 1 vol. in 32. 50 c.

ALMANACH ASTROLOGIQUE, magique, prophétique, diabolique, astronomique et de toutes les sciences occultes. 1 vol. in-16 grand jésus, avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

ALMANACH DES VACHES LAITIÈRES donnant le moyen de reconnaître à des signes certains les vaches qui produisent la plus grande quantité et la meilleure qualité de lait, par M. GUENON, auteur de cette merveilleuse découverte. 1 vol. in-16, avec gravures. 50 c.

ALMANACH DU CULTIVATEUR ET DU VIGNERON. 1 vol. in-16, avec planches et gravures. 75 c.

ALMANACH DU JARDINIER. 1 vol. in-16 avec planches et gravures. 75 c.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION. Grand in-4° doré sur tranche et illustré de magnifiques gravures. 75 c.

ALMANACHS LIÉGEOIS

à **10**, **15**, **20**, **25**, **30**, **40** et **50** centimes.

L'ASTROLOGUE UNIVERSEL.

LE VÉRIDIQUE, Almanach sans pareil.

LE PROPHÈTE FRANÇAIS, par Nostradamus.

SOUVENIRS D'UN GRAND HOMME.

LE VÉRITABLE DOUBLE LIÉGEOIS.

LE VÉRITABLE UNIVERSEL.

LE TRIPLE LIÉGEOIS.

LE NOUVEAU DOUBLE LIÉGEOIS.

LE DOUBLE ALMANACH FRANÇAIS.

LE VILLAGEOIS, Almanach des campagnes.

LE PETIT LIÉGEOIS, Almanach journalier.

Paris. — Imprimerie Lange Lévy et Ce, rue du Croissant, 16.

PARIS. — IMPRIMERIE CANGE LÉVY ET COMP.
Rue de Trévise, 46

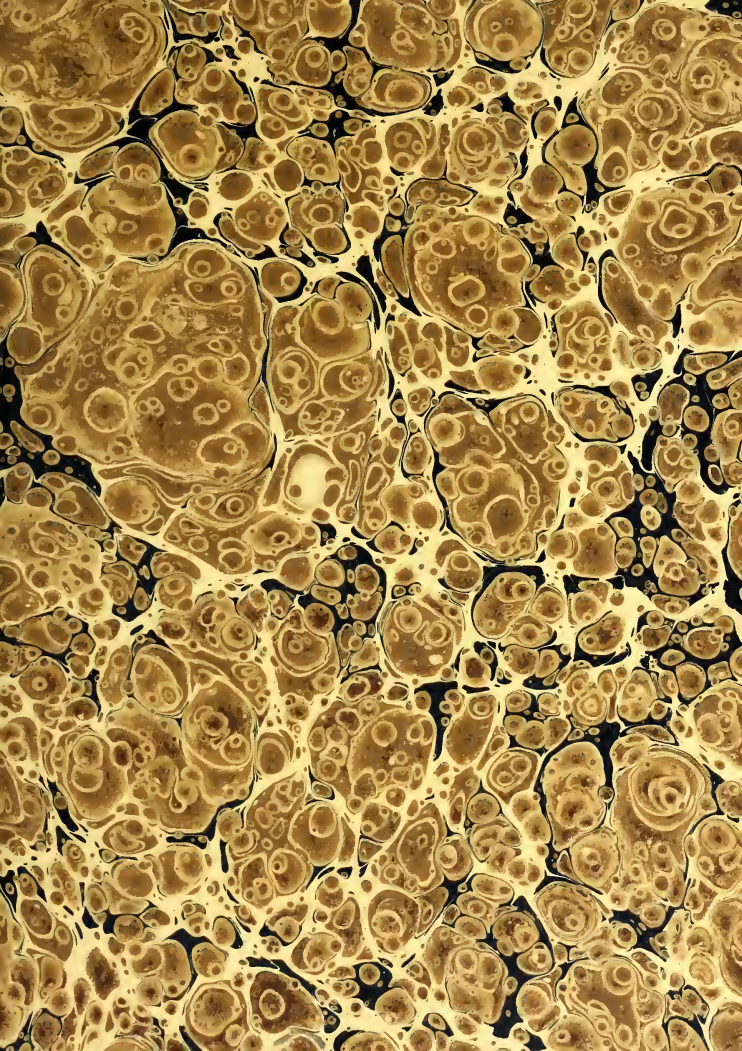
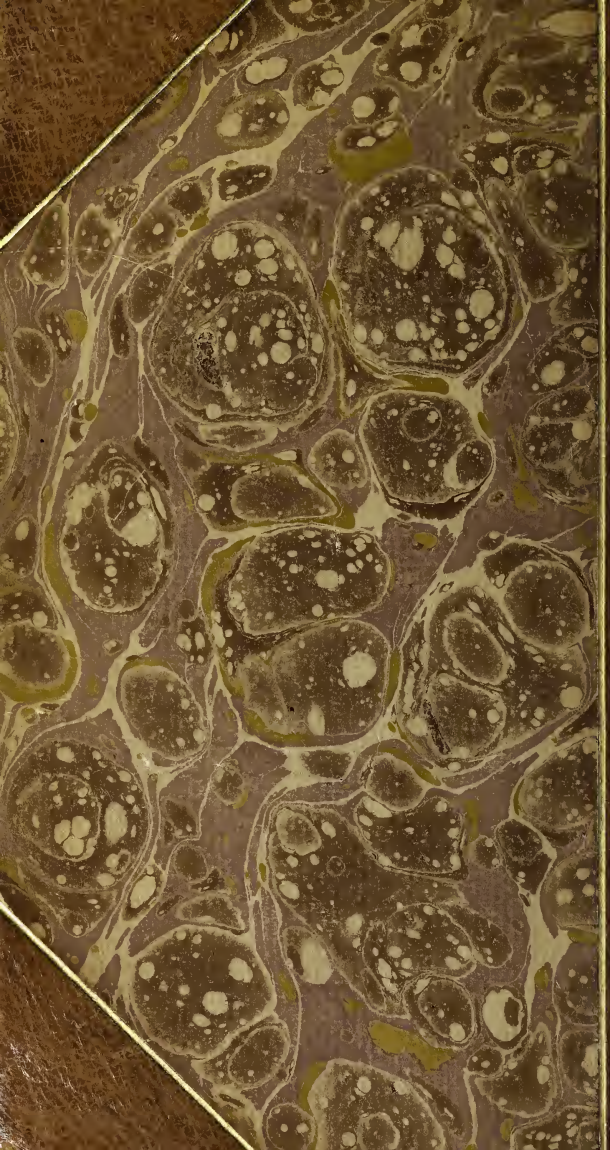
L. Heart

ULYSSE

PORCS

VENGES

fr 25

1852

2015-549